

Gaby, Suzanne, Anaïs et les autres

Des admiratrices écrivent à Pierre Loti. Des femmes de tous les âges qui voient en l'écrivain un frère de souffrance, un père tutélaire ou un amant inavouable

Je suis jeune, j'aime et je hais la vie, l'illusion m'enchanté, j'aime le rêve, la paresse aussi. Mais vous avez été celui qu'entre tant d'autres j'ai le plus aimé, le premier vous avez eu les larmes de ma jeunesse.

Je vous ai aimé comme on aime une âme.
Anaïs, La Rochelle.

Etre écrivain conduit beaucoup à lire. En particulier le courrier des admirateurs inconditionnels. En particulier les lettres d'admiratrices émues. Pierre Loti y échappa moins que d'autres puisqu'un premier «fan club» est recensé dès 1898 dans le Quartier Latin à Paris, une société littéraire se réclamant du «lotisme», selon le *Gil-Blas* du 18 novembre 1898. En pleine Affaire Dreyfus, l'auteur de l'article, Jean-Bernard, faisait même une conférence railleuse sur «Les amoureuses de Loti». Pourtant, les premières admiratrices de l'académicien n'avaient pas attendu sa consécration littéraire pour l'aimer : elles étaient tahitiennes, à la cour de la Reine Pomaré IV en 1872, et l'avaient surnommé «Loti» alors qu'il n'était qu'un timide jeune homme, anonyme marin rochefortais (Julien Viaud, 1850-1923). Elles l'avaient vu rougir, ou s'étaient amusées de son teint de rose ; en tout cas, elles en avaient fait une fleur, une sorte de laurier-rose polynésien. Reste que le courrier des lectrices ne décrivait jamais dans la boîte aux lettres du romancier. A la fin de sa vie encore, Pierre Loti utilisait

Christian Vignaud - Musée de Poitiers



les services d'un secrétaire pour trier le bon grain de l'ivraie, et pour répondre aux messages les plus intéressants ou les plus ardents. Un lot de deux cents lettres des années 1920-1923¹ mérite notre attention, en ce qu'il nous révèle ce qu'était le lectorat d'un auteur populaire à l'issue de la première guerre mondiale. Loti étant alors vieillissant et malade – la presse s'en faisant l'écho –, il devenait urgent de ne plus attendre pour lui déclarer ce qu'on avait sur le cœur parfois depuis longtemps...

«Dites-moi, monsieur Loti, pourquoi nos deux âmes sont si semblables ?»

D'Orange à Alençon, de Dôle au Dorat, d'Arles à Metz, de Poitiers à Saujon, des dames écrivent à Monsieur Pierre Loti. L'adresse *Pierre Loti, Rochefort, Charente-Inférieure* suffit. Des déliés ostentatoires aux microscopiques introversions, les plumes pêchent ainsi dans l'encre le droit de s'adresser à leur héros – ou héraut : le «défenseur des Turcs» notamment. Convaincues que leur prose ira à la poubelle ou au feu, elles prennent malgré tout le risque d'être lues. L'une prévient : «Encore une lettre de femme, encore un hommage à Pierre Loti, vous avez dû en recevoir tant ! Parfois je me demande ce qu'ont bien pu devenir toutes ces lettres, souvent jolies, sincères, écrites sur

des papiers mauves, sur des papiers crème, sur des cartes à tranches dorées, glissées dans des enveloppes longues doublées de teintes pâles ou éclatantes.» Au pire, être lu n'est pas l'essentiel : «J'aurai au moins la satisfaction de vous avoir crié mon admiration, de savoir que cette feuille sera parcourue par vos grands yeux de poète.» Ecriture exutoire : rien que le fait de s'être adressé au romancier fait du bien, rien que d'avoir écrit en haut de la page : «Maître», «Monsieur le Capitaine», «Monsieur et Illustre Maître», «Monsieur l'Académicien», «Cher Monsieur Loti», «Monsieur Loti». Satisfactions suprêmes en retour : «Serait-il possible qu'un jour mon cher Loti mît mon nom sur une enveloppe ? A cette idée, mon cœur bat à grands coups !»

«Les roses en s'effeuillant ne m'ont laissé que des épines»

Une Djénane (comme l'héroïne des *Désenchantées*) de Grenoble, «pauvre âme en détresse», veut «parler avec une grande simplicité et une grande sincérité, dire qu'elle comprend parfaitement [souligné] parce qu'elle se reconnaît étrangement presque avec trouble dans toutes vos fugitives impressions [...] Oh! dites-moi, monsieur Loti, pourquoi nos deux âmes sont si semblables ?» Elle aussi rêve d'une réponse : «Seulement répondre à la maison est impossible. Rendez-moi réponse si vous voulez par la voie des "Annales", revue que j'achète chaque semaine. Mais, je vous en prie [souligné] par précaution, n'indiquez pas d'où vient ma lettre [...] Et si vous ne me répondez pas, et bien ce sera encore pour moi un très gros chagrin, un de plus, un de moins, qu'importe après tout.»

Souvent l'on se confie : «Le temps a porté ses outrages et ses ravages sur mon dehors et au dedans de moi : les roses en s'effeuillant ne m'ont laissé que des épines. – Je m'ennuie tellement ici dans ce village où je ne connais personne», dit l'une. L'autre, qui souhaite une entrevue avec le romancier, ajoute que sa mère lui donnera sans doute le jour de congé nécessaire. Suzanne, de la Chaux-de-Fonds, avoue : «Pendant cette année, on m'a permis beaucoup de livres défendus auparavant.» Loti donne aussi à ces femmes des désirs virils : «Si j'étais un jeune homme je voudrais rentrer dans la marine pour aller dans les pays lointains et enchanteurs» (Germaine, du lycée de jeunes filles d'Aix). Bilan : «Mon savoir, les livres ! Mes rêves : vos livres !»

Une demoiselle de vingt ans qui «souffre du manque d'air et d'espace» envoie un poème intitulé *Mon rêve de ce soir*. Bien audacieux d'ailleurs ce rêve qui évoque le «long baiser d'amour et de flammes» d'un couple enlacé :

*Qu'ils sont heureux, tous deux
Cachés de la terre et des envieux,
Ils goûtent avec ivresse l'heure présente [...] Je les vois tout doucement s'unir
Leur âme et leurs corps se pétrir
En une même chose vivante !
L'amour d'un amant et d'une amante ?*

Si la versification est laborieuse, les sentiments sont lourds et la réalité bien terne :

*Mon cœur ému soupire tristement
Mon pas se précipite vers le Couvent
Où je vais finir mon 20ème printemps !*

Antoinette, institutrice du pensionnat Jeanne d'Arc à Bastia, signe vigoureusement sa poésie, accompagnée d'une fougère corse du maquis : *Lys sauvage !*

Face à cet être divinisé (elles parlent culte, vénération, adoration), ces épistolières ont dû méditer longtemps la phrase initiale, et cela commence le plus souvent par de plates excuses, mêlées à un rêve de courage : «Écrirai-je jusqu'au bout cette page sans en confier les morceaux au vent ?» «Vous excuserez, j'ose l'espérer, la liberté que je prends en vous écrivant.» «J'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse. Il y a si longtemps que je voulais le faire !» «Je vais vous paraître bien audacieuse.» «Je voudrais tant que vous lisiez ma lettre. C'est peut-être impertinent de ma part. Il y a une indiscretion indiscutable à vous écrire comme je le fais.» Plus original : «Je viens d'être désignée par mes compagnes de 3^{me} Secondaire du Lycée Victor Duruy, et j'en suis fort heureuse.» Ou bien : «Puisque je suis très humble, peut-être lirez-vous ma lettre.» A plusieurs : «Vous pouvez penser que cette lettre est bien osée pour de simples jeunes filles de seize ans, mais ce matin encore notre professeur de français nous disait que monsieur Loti était inimitable dans ses descriptions.»

On écrit pour dire, mais surtout pour demander : le plus souvent des livres, avec ou sans dédicace autographe selon l'exigence, pour soi-même, pour une vente de charité, pour une bibliothèque communale uniquement constituée de dons. Mais la diversité des requêtes donne le vertige : quelques lignes manuscrites de Pierre Loti, une carte autographe, une photo dédicacée (une Tonkinoise de Hanoï veut un autographe pour donner tort à sa copine convaincue qu'écrire à un écrivain admiré est idiot : «Pensez comme je serais fière de lui



Une des premières admiratrices de Loti : la Tahitienne Arūnoore Moetia, suivante de la reine Pomaré IV (portrait à la mine de plomb, 1872, par Loti ; coll. part.).

1. Ces lettres, issues des archives du secrétaire de Loti, Gaston Mauberger, ont été déposées à la Maison de P. Loti, Rochefort, en juin 1997.